

à la lettre. La commotion d'alors a été tellement forte qu'aujourd'hui nous n'oserions pas, nous ne voudrions pas dans l'intérêt de la paix soulever ce mauvais levain dont nous avons eu tant à souffrir.

Eh bien ! mesieurs, avec une mauvaise loi, nous sommes arrivés, mon ami de Moncton vous l'a dit, nous sommes arrivés à enrôler avec nous les deux journaux de Moncton; et lorsque nous demandons deux heures d'enseignement exclusif du français, je me rappelle avoir vu un journal en offrir quatre s'il le fallait.

Ceux qui menaient la question avec bruit, pour le panage, ont complètement échoué. On nous a laissé nous-mêmes laïques prendre la direction des affaires. Voici comment nous sommes arrivés à la paix. Nous avons commencé par montrer notre parfaite droiture et sincérité; nous sommes allés graduellement devant nos amis protestants et orangistes leur faire comprendre notre cause, qu'ils n'ont pas comprise d'abord. Nous avons introduit sans rien dire le français dans les écoles. Ils ont laissé faire. Le français s'enseigne aujourd'hui dans toutes les écoles à côté de l'anglais. Les inspecteurs ne sont pas plus tapageurs qu'ils ne l'étaient dans l'Ontario il y a dix ans. Plus que cela, nous voulions avoir une école normale; l'enseignement du français n'est pas reconnu dans les écoles normales; nous aurions voulu demander au bureau des écoles de nous l'octroyer; nous ne l'osons pas. Les journaux anglais reproduisaient les mauvais discours de la province de Québec contre les orangistes et contre les protestants. Nous sommes tous solidaires.

Pourquoi tout ce bruit intempestif pour faire de petits héros locaux, de petits saints avec des niches particulières; pourquoi tout ce bruit qui recule votre cause et recule la nôtre. Prenons plutôt les moyens que je vous dis; avoir recours à la bonne volonté à l'estime de nos amis les Anglais. Nous n'avons pas même chez nous l'article 17, mais nous avons le français quand même, et nous avons l'estime de nos amis les Anglais qui ont la nôtre. Pour ce qui est de nos délibérations, jamais vous n'entendez un mot contre un Anglais ou un protestant; nous ne le tolérerions pas. Malheureusement une certaine presse "castor" qui fait merveille, qui bat monnaie dans la province de Québec, commence à s'introduire chez nous, s'infiltre. On est impuissant contre certaines puissances. Si elle arrive à prendre le dessus malgré nos efforts, eh bien ! avec ce qui se passe ici, que Dieu nous en préserve, mais les anciens troubles pour-

ront recommencer, nous le craignons. Il ne le faut pas; il faut que la paix, la bonne entente universelles existent au Canada; il faut que les sacrifices qui se font ailleurs se fassent un peu ici.

Some hon. GENTLEMEN—Hear, hear.

Hon. Mr. POIRIER—Mine has been a plea for peace and good understanding between men who should understand one another, and who are deserving of all respect, who simply misunderstand one another because some Quebec papers republish exaggerated attacks in Ontario papers against the French or Catholic population, and representing those attacks as the embodiment of the views of those people towards us and the Ontario papers taking from our Castor press certain speeches and articles in response, and creating the impression that the French are hostile to the English. That must not and cannot be; it is not natural in this age of enlightenment. I have been asking our people to cease their agitation and some of the notorious journals to make a truce for one year, because in consequence of this war we should make a sacrifice to promote good feeling. The Russians have abolished vodka and the French are doing away with absinthe; let us for one year do what is more difficult—eradicate, as much as we can, the ill-feeling engendered by those papers, and ask the extreme journalists on my side, if I may so say (though they are not on my side, thank God), to make a solemn engagement not to print for twelve months an article or an item against Orangeism, Orangemen, Protestants, and so on. I would make the same request of the Orange press, since Orangeism is the tête de Turc to the French, for one year; I would ask both to select, not articles which are offensive, but those which are complimentary. There are splendid traits among all of our people, and we know it. Anything pleasant, charitable, fraternal, and friendly that they can detect in those French papers, the Orange papers should publish, and we would see the effect of it after trying it a year. I am satisfied that there would be no need to resort to coercion for the settlement of our difficulties. The bulk of us are all right, and that portion of our population, both in Ontario and Quebec, that live upon dissensions—although many of them are acting in good faith—will have their eyes opened and find that the French are not bad, and that the Orangemen are most excellent people, as I myself have found out. When

Hon. Mr. POIRIER.